

Raison et 6^e sens

Le chemin de la foi

... **Michel Cibils**, Genève

Physicien, enseignant à l'EPFL et à l'Université de Neuchâtel

Nous disons souvent « je ne croirai jamais » et à d'autres moments nous affirmons « je veux croire ». C'est par notre réflexion et par notre raison que nous décidons d'adopter l'une ou l'autre de ces attitudes. Dans l'Évangile de Jean, les versets qui rendent compte de l'incrédulité de Thomas (Jn 20,24-29, version TOB) se terminent par l'expression de Jésus qui dit ceci : « Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. » Jésus pose ici avec une remarquable acuité le problème des relations entre la foi et la raison. Il nous incite à y réfléchir et à devenir « spirituellement adultes ».

Généralement, lorsque nous employons le mot « croire » dans le langage quotidien, c'est parce que nous ne sommes pas tout à fait convaincus de ce que nous allons dire ou affirmer. Souvent nous haussons les épaules en disant « je crois », nous faisons un geste imprécis avec les mains et nous ajoutons en même temps « peut-être » ou « je ne sais pas ». Ces mots évoquent un manque de sûreté et expriment la notion d'incertitude, d'hésitation, le doute de quelque

chose qui est éventuellement possible mais dont on n'a pas de véritable confirmation.

Or ce sont les notions inverses qui apparaissent dans le sens religieux du mot « croire ». Lorsqu'il est écrit dans une confession de foi, il contient les concepts de certitude, d'assurance, d'intime conviction, de quelque chose d'indubitable. Le doute est en quelque sorte écarté par le sens religieux du mot « croire » qui est prononcé lors des liturgies dans les églises.

Le texte biblique dit : « Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. » Nous pourrions ajouter : « Bienheureux ceux qui, sans avoir touché, ont cru », puisque face à l'incrédulité de Thomas, Jésus l'invite à mettre le doigt à la place des clous et à enfoncer la main dans son flanc pour pouvoir croire. En extrapolant, nous pourrions aussi avoir envie d'ajouter : « Heureux ceux qui, sans avoir entendu, ont cru », car si Dieu ne se laisse ni voir, ni toucher, il ne se laisse que très peu entendre.¹ Dans les Évangiles, ce n'est qu'à deux reprises (lors du baptême et de la transfiguration de Jésus) qu'une voix se fait « écouter » en disant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé. Écoutez-le ! » (Mc 9,7 version TOB). En allant encore plus loin, nous pourrions aussi dire : « Heureux ceux qui, sans avoir goûté, ont cru » et même : « Heureux ceux qui, sans avoir senti, ont cru. »

1 • La transmission de la foi passe cependant par la parole et par l'« entendre », comme on peut le lire dans Rm 10,14 : « Comment donc invoqueraient-ils celui en qui ils n'ont pas mis leur foi ? Et comment croiraient-ils en celui qu'ils n'ont pas entendu proclamer ? Et comment entendraient-ils, s'il n'y a personne pour proclamer ? » (n.d.l.r.)

La foi est un don, une grâce divine, mais aussi un choix volontaire, raisonné, qui ouvre sur l'agir. C'est un chemin en perpétuel devenir, dégagé par notre « sixième sens » et fondé sur le désir conscient de « faire confiance ».

Ainsi pourrions-nous croire dans le sens religieux de ce mot, c'est-à-dire avec certitude, sans utiliser notre raison, sans faire appel à aucun de nos cinq sens : ni la vue ni le toucher ni l'ouïe ni le goût ni l'odorat ? Sans faire usage d'aucun de ces sens qui permettent de nous ouvrir vers l'extérieur, de recevoir les signes du monde qui nous entoure et d'être en contact avec l'autre ? Le fait de croire serait une action totalement repliée sur nous-même, interne à notre corps, sans aucune relation avec notre prochain... Cela serait fort triste et un peu désespérant !

Le sixième sens

Heureusement, il y a un mot qui apparaît dans le passage de l'Évangile de Jean et qui nous fait réfléchir : c'est le mot « foi ». Jésus dit à Thomas : « Cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi » (Jn 20,27 TOB). Pourquoi alors ne pas penser que la foi est peut-être notre sixième sens ? Un sixième sens offert par Dieu, gratuitement, sans conditions, et qui ouvre la voie de notre croyance. C'est au travers de ce sixième sens que nous arrivons à croire en raison, au sens le plus religieux de ce mot, en repoussant le doute, en tendant vers la certitude, sans faire usage d'aucun de nos cinq autres sens.²

La pensée rationnelle demande toujours d'établir des définitions précises des concepts. En ce qui concerne la foi, la Bible y répond et donne une explication qui épouse la notion de « preuve » si chère à la démarche d'un esprit scientifique. Elle est écrite au début du chapitre onze de l'épître aux Hébreux et dit ceci : « Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. C'est par la foi que nous reconnaissons que l'univers a

été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles » (He 11,1,3 version Segond).

Une action

A la lueur de ces versets, il est pertinent de souligner trois caractérisations. Premièrement, la foi n'est pas un soupir opaque et languissant de l'âme opprimée. C'est une disposition spirituelle qui se manifeste vigoureusement par la preuve de la pensée au niveau de la pratique et de l'action. L'intention n'est pas d'ouvrir ici le débat sur la justification par les œuvres ou par la foi, mais dans l'épître de Jacques nous trouvons un verset qui dit ceci : « La foi qui n'aurait pas d'œuvres est morte dans son isolement » (Jc 2,17 TOB). Le temps de la foi est donc le temps de « l'agir ». Le temps de la foi est le temps de « l'événement » dans le raisonnement.

Etre chrétien aujourd'hui, c'est avoir un optimisme exigeant. C'est agir pour combler les aspirations de la créature humaine. Agir pour s'aimer et s'aider soi-même. Agir pour aimer et aider son prochain. Agir pour rendre ce monde plus apte à recevoir la bénédiction de Dieu. Dans un de ses sermons, Calvin disait : « Il faut qu'un chrétien, étant même en repos, ait toujours un pied levé pour marcher au combat. »³ Il voyait juste : pour nous, chrétiens d'aujourd'hui, l'annonce de l'Évangile est en fait un paisible combat que nous devons mener pour que

2 • Le rôle des croyances dans le rapport à la réalité, le pouvoir créateur de la volonté sont des idées développées par William James (1842-1910). Cf. *La volonté de croire*, présentation par Stéphan Galetic, Les empêchements de penser en rond, Paris 2005, 320 p. Voir aussi la rubrique *livres ouverts*, à la p. 35 de ce numéro. (n.d.l.r.)

3 • J. Calvin, *Calvini Opera*, vol. 8, p. 397.

cette terre ne soit pas une vallée de larmes mais une véritable cité de Dieu ! C'est la foi, vivante avec l'action, la raison et l'événement, qui nous donne ce courage de vivre en disciples de Jésus-Christ. C'est elle qui aide la communauté à s'affirmer et à vivre sa passion d'une manière plus consciente.

Cependant, cette pratique ne peut pas être fondée seulement sur une sorte de « bon vouloir » facile : pour maintenir un sens à l'action de la foi, il faut que de grandes idées permettent de confirmer et de renouveler sans cesse nos convictions envers Dieu.

En nous inspirant de la pensée de Paul Tillich, nous pourrions dire ceci : la théologie est à la culture, ce que la foi est à la religion. Ces mots suggèrent que dans toute réflexion menée en société, il existe un lien étroit entre le fait religieux fondé sur la foi et le monde intelligible fondé sur la raison. C'est sans doute pourquoi Albert Einstein reconnaît que dans tout travail scientifique d'une certaine envergure, il y a une conviction bien comparable au sentiment religieux. Cette conviction, liée à un sentiment profond d'une raison supérieure, traduit pour lui l'idée de Dieu.⁴

Une décision en devenir

Deuxièmement, la foi qui nous est donnée nous incite à faire des choix. C'est grâce à elle que nous choisissons ce que nous voulons ou pouvons croire. C'est aussi elle qui permet à chacun de choisir par le raisonnement comment est-ce qu'il croit et de dire, en toute sérénité, « je ne croirai jamais » ou « je veux croire ». La foi est le discernement qui permet de

prendre soi-même, en tant qu'individu, la « décision » de devenir chrétien.

Comme le pense le philosophe danois Søren Kierkegaard, il ne s'agit pas là d'un acte simplement volontariste, mais d'un fait qui traduit un sens beaucoup plus profond, relié à un saisissement existentiel qui pousse l'individu à répondre à l'appel du Christ. La soif d'émotion n'est pas incompatible avec la raison car la foi est précisément la force qui nous fait atteindre l'âge « spirituellement adulte ».

Selon la pensée luthérienne, celui qui commence à être chrétien doit toujours savoir qu'il ne l'est pas encore, car un chrétien est dans le devenir, non dans l'être. Le chrétien est une sorte d'aventurier de l'existence conduit par une « inquiétude de la foi » qui bute contre la

*Les racines de la foi,
grâce et désir*



4 • A. Einstein, *Comment je vois le monde*, Flammarion, Paris 1979, p. 186.

réalité. A chaque reprise, la foi lui procure une nouvelle naissance, raisonnée et raisonnable, comme celle qui a tant étonné le vieux Nicodème lors de son dialogue avec Jésus (Jn 3,1-7).

La foi est le « relativisme » qui permet le mûrissement des fruits de notre logique rationnelle. Dans l'attitude humaine, la foi est toujours relative aux questions de la vie car, finalement, c'est seulement la grâce, la grâce de Dieu, qui elle est absolue.

Une hésitation

Troisièmement, la foi n'élimine pas complètement le doute. Mais dans ses choix, elle l'empêche de triompher, elle le domine, elle le surmonte. La foi ne peut pas vivre sans le doute car autrement ce ne serait plus une vraie croyance qu'elle nous donnerait mais simplement de l'idolâtrie. Sans le doute, la foi ne serait plus une dynamique, ni un chemin. Il n'y aurait plus aucune activité, il n'y aurait que des dogmes à suivre.

Dans cette hésitation de la foi, le Livre des Proverbes nous invite à rechercher la sagesse : « Mon fils, si tu prêtes une oreille attentive à la sagesse et si tu inclines ton cœur à la raison, alors tu comprendras ce qu'est la crainte du Seigneur et tu trouveras la connaissance de Dieu. Car c'est le Seigneur qui donne la sagesse et de sa bouche viennent connaissance et raison. Ainsi la sagesse pénétrera ton cœur et la connaissance fera tes délices. Le discernement te préservera, la raison sera ta sauvegarde » (Pr 2 : 2,5-6,10-11 TOB).

Etre porté par le Souffle saint, c'est faire en sorte que la sagesse, la raison et la foi s'épaulent mutuellement. C'est faire en sorte qu'elles s'entraident, qu'elles se renforcent et qu'elles se corrigent solidairement. Sinon, les unes et les autres

deviendraient folie et aveuglement. La raison, la sagesse et le doute sont indissociables, c'est une trilogie qui entoure et qui accompagne la foi. Elle la soutient et elle rejoint la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dans cette perspective venant du protestantisme des Lumières, il n'y a pas de contradiction entre la foi et la raison ; il y a convergence entre le message spirituel des Evangiles et une réflexion personnelle bien menée.

Un chemin de confiance

Finalement, croire ce n'est pas bien compliqué : c'est tout simplement ne pas renoncer à la confiance. Dans l'un de ses premiers ouvrages, Jeanne Hersch écrivait ceci : « Croire à un vide où l'homme a la place de décider de lui-même, c'est là "le point de foi" de toute raison philosophique. »⁵ Croire, c'est donc aussi être capable de se lancer consciemment dans l'aventure de la foi, dans l'aventure de dire « oui » à l'autre, de dire « oui » à Dieu, mais sans demander des preuves de sa présence. C'est la raison qui nous aide à décider de le faire. Etre porté par la foi, c'est se laisser bercer par la raison pour comprendre, comme le pensait Calvin, que le plus grand péché est celui de croire que Dieu pourrait être notre ennemi.

M. C.

5 • J. Hersch, *L'illusion philosophique*, Alcan, Paris 1936, p. 62.